

•

« L'âme et le corps, le corps et l'âme - comme ils sont mystérieux ! Il y a de l'animalité dans l'âme et le corps a ses moments de spiritualité. Les sens peuvent affiner et l'intellect peut avilir. Qui peut dire où cessent les pulsions charnelles et où commencent les pulsions psychiques ? Comme les définitions établies par les psychologues ordinaires sont creuses ! Et pourtant, comme il est difficile de faire un choix parmi les différentes écoles ! L'âme est-elle une ombre située dans la maison du péché ? Ou le corps est-il en fait logé dans l'âme, comme le pensait Giordano Bruno ? La séparation de l'esprit et de la matière est un mystère, un mystère aussi l'union de l'esprit et de la matière. »

Oscar Wilde, *Aphorismes*

BIBLIOGRAPHIE

A/ Hippocrate et l'hippocratisme

□ HIPPOCRATE, *De l'art médical*, trad. Emile Littré, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

□ HIPPOCRATE, *L'Art de la médecine*, trad. Jacques Jouanna et Caroline Magdelaine, GF, 1999.

□ Robert JOLY, *Hippocrate. Médecine grecque* (extraits commentés du corpus hippocratique), Gallimard, collection « Idées », 1964.

□ Jacques JOUANNA, *Hippocrate*, Fayard, 1992.

□ Bernard VITRAC, *Médecine et philosophie au temps d'Hippocrate*, Presses universitaires de Vincennes, 1989.

□ Jackie PIGEAUD, *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Les Belles Lettres, 1989 (2^e tirage).

B/ Scepticisme antique

□ SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. Pierre Pellegrin, éd. du Seuil, Points-Essais, collection « Bilingue », 1997.

□ SEXTUS EMPIRICUS, *Contre les professeurs*, trad. dirigée par Pierre Pellegrin, éd. du Seuil, Points-Essais, collection « Bilingue », 2002.

□ Victor BROCHARD, *Les Sceptiques grecs*, Le Livre de poche, collection « Références », 2002 (1883)

□ Anthony LONG et David SEDLEY, *Les philosophes hellénistiques*, tome 1, Pyrrhon, l'épicurisme, GF, 1997 (le tome 2 est consacré aux Stoïciens).

□ Marcel CONCHE, *Pyrrhon ou l'apparence*, P.U.F, 1994.

NB. On peut par ailleurs lire un article intéressant de Victor Brochard sur Pyrrhon et le scepticisme antique à l'adresse web suivante :

http://www.ac-nancy-metz.fr/enseign/phil/textesph/Brochard_Scepticisme_primitif.pdf

C/ Ouvrages généraux

□ *Les philosophes : de l'Antiquité au XX^e siècle. Histoire et portraits*, Le Livre de poche, « La Pochothèque », sous la direction de Jean-François Balaudé, 2006.

□ *Le Savoir grec. Dictionnaire critique*, sous la direction de Jacques Brunschwig et Geoffrey Lloyd, Flammarion, 1996.

□ Ludwig FEUERBACH, *Pour une réforme de la philosophie*, trad. Yannis Constantinidès, éd. Mille et une nuits, « Petite Collection », n° 463, 2004.

□ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, notamment tome 3, *Le Souci de soi*, Gallimard, 1984.

□ Pierre HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Folio-Essais, 1999.

□ Pierre HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Gallimard, 1993 (3^e édition).

□ Ivan ILLICH, *Œuvres complètes*, en 2 volumes, Fayard, 2004-5 (*Némésis médicale* se trouve dans le 1^{er} volume).

□ van ILLICH, *La perte des sens* (inédit), Fayard, 2004.

□ André-Jean VOELKE, *La philosophie comme thérapie de l'âme. Études de philosophie hellénistique*, éd. du Cerf, 1993.

□ Denis DE ROUGEMONT, *Penser avec les mains*, Gallimard, collection « Idées », 1972.

□ Jean-Jacques COURTINE et Claudine HAROCHE, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (du XVIe siècle au début du XIXe siècle)*, Payot, 2007.

NB. Les deux beaux textes de Henri Focillon, la *Vie des formes* et l'*Éloge de la main*, sont téléchargeables sur le site de l'Université du Québec :

http://classiques.uqac.ca/classiques/focillon_henri/focillon_henri.html

QUELQUES TEXTES

L'objet [de la médecine] est, en général, d'écarter les souffrances des malades et de diminuer la violence des maladies, tout en s'abstenant de toucher à ceux chez qui le mal est le plus fort ; cas placé, comme on doit le savoir, au-dessus des ressources de l'art.

(...) Ici, l'adversaire objectera que bien des malades ont guéri sans l'intervention du médecin. Je n'en disconviens pas ; mais il se peut, ce me semble, que, même sans médecin, ils aient usé de la médecine. Ce n'est pas qu'ils aient su ce qu'elle aurait conseillé ou déconseillé ; mais le hasard a fait qu'ils se sont traités comme les aurait traités un médecin, s'ils s'en étaient servis. Et certes, c'est là une grande preuve de l'existence de l'art, tellement fort que, manifestement, il sauve ceux même qui n'y croient pas. Car, de toute nécessité, les malades qui, sans se servir de médecin, ont guéri, savent qu'ils ont guéri en faisant ou en ne faisant pas ceci ou cela. Abstinence d'aliments ou alimentation abondante, boissons copieuses ou soif, bains ou absences de bains, exercice ou repos, sommeil ou veille, ou enfin mélange de toutes ces choses, telles sont les conditions sous lesquelles ils se sont rétablis. Et, nécessairement aussi, ils ont reconnu par le soulagement ce qui était utile, et par le mal souffert, s'ils en ont souffert, ce qui était nuisible. À la vérité, tout le monde n'est pas capable de reconnaître les caractères de ce qui sert et de ce qui nuit. Mais le malade qui saura louer ou blâmer quelques points du régime sous lequel il a guéri, trouvera que tout cela est la médecine ; et ce qui a nui ne témoigne pas moins que ce qui a servi, en faveur de l'existence de l'art. En effet, l'utile a été utile par la bonne application, et le nuisible a été nuisible par la mauvaise application. Or, quand le bien et le mal ont chacun une limite, comment ne pas voir là un art ? (...)

En outre, si la guérison ne réussissait à la médecine et au médecin que par l'action des remèdes évacuants et resserrants, mon argumentation serait faible, mais on voit les médecins les plus renommés guérir par le régime et par d'autres combinaisons dans lesquelles le caractère de l'art ne pourrait être contesté, je ne dis point par un médecin, mais par l'homme le plus ignorant de la médecine à qui on les expliquerait. Donc, s'il n'est rien qui soit sans usage pour les bons médecins et dans la médecine, et si la plupart des productions naturelles et artificielles fournissent les éléments des traitements et des remèdes, il n'est pas possible à aucune des personnes guéries sans médecin, d'imputer raisonnablement la guérison au hasard. En effet, le hasard n'existe pas ; on trouvera que tout ce qui se fait se fait par un pourquoi ; or, devant un pourquoi, le hasard perd visiblement toute réalité, et ce n'est plus qu'un mot. Mais, visiblement aussi, la médecine possède et possédera toujours une réalité et dans le pourquoi et dans la prévision qui lui appartient.

**HIPPOCRATE, *De l'Art*, in *De l'Art médical*,
Le Livre de poche, « Bibliothèque classique », 1994, pp. 186-188.**

Il y a deux choses dont on dit que l'être humain est composé, une âme et un corps, et nous différons les uns des autres sous ces deux rapports ; par exemple sous le rapport du corps, nous différons selon la forme et les constitutions qui nous sont propres [=idiosyncrasies]. Il y a une différence de forme entre le corps d'un Scythe et celui d'un Indien, et ce qui produit cette diversité est, dit-on, la différence de dominance parmi les humeurs. Mais, parallèlement à la différence dans la dominance des humeurs, les impressions elles aussi deviennent différentes, comme nous l'avons indiqué dans le premier argument. En outre il y a de grandes différences entre les humains dans la recherche ou la fuite des objets extérieurs. Les Indiens, en effet, aiment des choses différentes de celles que nous aimons, mais le fait d'aimer des choses différentes est révélateur du fait que l'on reçoit des impressions variées venant des objets réels.

Nous différons selon les constitutions qui nous sont propres, si bien que certains digèrent plus facilement la viande de bœuf que les poissons de roche, et ont de la diarrhée à cause de la piquette de Lesbos. Il y avait, dit-on, en Attique une vieille femme qui consommait trente drachmes de ciguë sans danger, et Lysis prit quatre drachmes de pavot sans dommage. Démophon, le maître d'hôtel d'Alexandre, grelottait quand il était au soleil ou dans son bain et se réchauffait à l'ombre ; Athénagoras d'Argos était piqué sans dommage par les scorpions et les araignées venimeuses ; ceux qu'on appelle les Psylles ne souffrent pas de la morsure des serpents et notamment des aspics ; en Égypte, les Tentyrites ne souffrent d'aucune manière des crocodiles ; bien plus, les Éthiopiens vivant en face du lac Méroé sur les bords de l'Astapos mangent sans danger des scorpions, des serpents et semblables animaux ; en buvant de l'hellébore, Rufinus de Chalcis ne vomissait pas et, plus généralement, n'était pas purgé, mais il le consommait et le digérait comme quelque chose d'habituel. Chrysermos, le médecin hérophilien, risquait une crise cardiaque si d'aventure il consommait du poivre. Le chirurgien Sotherichos était pris de diarrhée s'il sentait l'odeur de la cuisson des silures. Andron d'Argos souffrait si peu de la soif qu'il traversa le désert de Libye sans s'inquiéter de boisson. L'empereur Tibère voyait dans l'obscurité. Aristote rapporte que quelqu'un de Thasos croyait que l'image d'un homme le précédait continuellement.

Puisque, donc, il y a une telle variété parmi les êtres humains en ce qui concerne leur corps (...), il est vraisemblable que les humains diffèrent les uns des autres aussi du point de vue de leur âme ; en effet le corps est une sorte de tableau de l'âme comme le montre la science physiognomonique.

**SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, I, 14 [79] à [85],
trad. Pierre Pellegrin, Seuil, Points-Essais (bilingue), 1997.**

Le sceptique, voyant une telle irrégularité dans les choses, d'une part suspend son assentiment concernant l'existence de quelque chose de bon ou de mauvais par nature et, d'une manière générale, de quelque chose que la nature commande de faire, s'abstenant sur ce point aussi de la précipitation dogmatique, et d'autre part suit sans soutenir d'opinion les règles de la vie quotidienne, et pour cette raison demeure sans affect [littéralement : *apathique*] dans les matières d'opinion et modère ses affects dans ce qui s'impose à lui. En effet, comme être humain pourvu de sensation, il subit des affects, et comme il n'a pas, en outre, l'opinion que ce qu'il subit est mauvais par nature, il se modère. Car avoir en plus une telle opinion est pire que de subir la chose elle-même, comme il arrive que les opérés ou des gens qui ont à subir quelque chose de ce genre le supportent, alors que les assistants perdent connaissance à cause de l'opinion qu'ils ont que ce qui arrive est mauvais. Celui qui suppose qu'il existe des choses bonnes et mauvaises, et, d'une manière générale, des choses que l'on doit faire ou ne pas faire par nature, est troublé de bien des manières. En effet, quand sont présentes les choses qu'il estime être mauvaises par nature, il a l'impression d'être persécuté, et quand il est maître de choses qui lui paraissent bonnes, par orgueil et par peur de les perdre, et en voulant éviter de retomber dans ce qu'il estime être des maux par nature, il tombe dans des troubles peu ordinaires. Quant à ceux qui disent que les biens ne peuvent être perdus, nous les ferons suspendre leur assentiment par le biais de l'aporie qu'entraîne leur désaccord¹. Nous inférons de cela que si ce qui est facteur de mal est mauvais et aussi à fuir, et que la conviction que par nature telles choses sont bonnes et telles autres mauvaises produit le trouble, alors être convaincu par l'hypothèse que quelque chose est bon ou mauvais par sa nature est quelque chose de mauvais et à fuir.

**SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, livre III, 235-238,
trad. Pierre Pellegrin, Seuil, Points-Essais (bilingue), 1997, pp. 497-499.**

¹ C'est-à-dire leur désaccord à propos du caractère éphémère de ce qu'ils croient être des biens par nature.

Un philosophe, à qui l'on avait proposé l'argument contre le mouvement, se mit à marcher en silence², et les gens ordinaires préparent des voyages sur terre et sur mer, construisent des navires et des maisons et font des enfants en ne prêtant aucune attention aux raisonnements concernant le mouvement et la génération.

On rapporte aussi une plaisante anecdote sur le médecin Hérophile³ : il était contemporain de Diodore⁴ qui, usant de la dialectique d'une manière grossière, exposait des raisonnements sophistiques sur beaucoup de sujets variés et notamment sur le mouvement. Un jour que Diodore, s'étant démis l'épaule, se rendit auprès d'Hérophile pour se faire soigner, celui-ci lui dit en plaisantant : « L'épaule a été déboîtée soit dans un lieu où elle se trouvait, soit dans un lieu où elle ne se trouvait pas ; mais c'est ni là où elle était ni là où elle n'était pas ; donc elle n'est pas déboîtée », de sorte que le sophiste le supplia de laisser de côté les raisonnements de ce genre et d'entreprendre le traitement que la médecine prescrivait comme adapté à son cas.

Il est en effet suffisant, je pense, de vivre en suivant l'expérience, sans opinions, selon les observations et les préconceptions communes, suspendant notre assentiment sur les assertions provenant des superfluités dogmatiques qui sont tout à fait en dehors des besoins de la vie. Si donc la dialectique ne peut pas résoudre les sophismes qu'il serait utile qu'elle résolve, et que pour ceux que l'on accepterait peut-être de voir résoudre, la résolution en est inutile, la dialectique est inutile pour la résolution des sophismes.

**SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, livre II, 244-246,
trad. Pierre Pellegrin, Seuil, Points-Essais (bilingue), 1997, p. 345.**

² Allusion ici au célèbre sophisme de Zénon d'Élée, visant à « prouver » que le mouvement n'existe pas, Achille étant incapable de rattraper à la course la tortue partie avant lui. Pour le réfuter, Diogène le cynique s'était contenté de marcher en silence...

³ Hérophile de Chalcédoine (III^e siècle av. J.-C.), médecin, anatomiste à Alexandrie.

⁴ Diodore Cronos (III^e siècle av. J.-C.), philosophe et logicien.